

La Berlinale (Festival international du film de Berlin) **Succès public**

Charles-Stéphane Roy

Nanni Moretti... Il timoniere
Number 248, April-June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C.-S. (2007). La Berlinale (Festival international du film de Berlin) : succès public. *Séquences*,(248), 4-5.

LA BERLINALE (FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN)

SUCCÈS PUBLIC

De moyens, la Berlinale n'en manque manifestement pas; de lieux non plus (comme en témoigne le nouveau cinéma Cubix, excentré mais confortable). En fait, le Festival de Berlin a tout ce qu'il lui faut, sauf peut-être ce qu'il y a de plus crucial : des dates stratégiques. À chaque année, c'est le même refrain aux abords du tapis rouge menant au Berlinale Palast : où sont les vedettes, où sont les découvertes ? La réponse est simple et lapidaire : elles se préparent pour Cannes, à peine trois mois plus tard. L'Ours emblématique de la quinzaine allemande a beau attirer les acheteurs en nombre comparable à ceux des marchés de Cannes, Toronto et de l'American Film Market, les films déterminants préfèrent laisser toutes les chances de leur côté pour aller briller sur la Croisette. Malchance, acharnement, impassibilité ? Dieter Kosslick, le directeur de la Berlinale, préfère diriger l'attention vers le succès public du festival, qui suscite un attroupement quotidien impressionnant. On lui donne raison sans réserves.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Bon an, mal an, la sélection berlinoise fait grincer des dents, surtout en compétition. Que des coproductions européennes se glissent pour faire plaisir aux copains des programmeurs et des politiques, on ne peut rien y faire et même faire d'étonnantes rencontres. Mais que la présence d'une rare tête d'affiche assure à des drames quelconques un laissez-passer pour le podium, ça fait moins sérieux. Est-ce que Sharon Stone rend **When a Man Falls in the Forest** plus digeste ? Jennifer Lopez a-t-elle trouvé le rôle de sa vie dans **Bordertown** ? On éprouve de sérieux doutes dans chacun des cas.



Témoins

Passons d'emblée les vétérans essouffés : le Tchiné faussement turlupiné des **Témoins**, Rivette déclamant **Ne touchez pas la hache**, Bille August et un **Goodbye Bafana** en forme de fait vécu télé... Le meilleur de cette chasse à l'Ours, qui a récompensé **Le Mariage de Tuya** (Tu ya de hun shi) du Chinois Wang Quan'an, se terrait dans les steppes dégarnies de **Desert Dream** (Hyazgar) du Coréen Zhang Lu, les camps de travail nazis de **Les Faux-Monnayeurs** (Die Fälscher) de l'Autrichien Stefan Ruzowitzky et les antichambres des exécutifs ambitieux du **Yella** de Christian Petzold.

Le premier exprime avec un minimum d'effets la relation saugrenue entre un planteur d'arbre hostile sied entre la Mongolie et la Chine et une mère et son fils fuyant la Corée

du Nord. Piégés entre le vent et l'isolement, les personnages s'entraident sans pouvoir se parler ni se rendre de comptes. Plans minutieux, acteurs physiques, absurdité touchante : on en veut au jury d'avoir passé outre cette œuvre d'une véritable maturité. Plus populaire (et pas moins abrutissant), **Les Faux-monnayeurs** fait partie de cette récente vague de films germanophiles accessibles et rebondissants. La déveine du groupe de juifs experts en contrefaçon (belle ironie) ajoute un éclairage inédit sur les premiers signes d'épuisement des Nazis. Rythmé, donnant la part belle aux répliques senties et aux revirements patients, on prédit de nombreuses ventes à ce successeur logique de **La Vie des autres**.

Yella... confirme le goût de Christian Petzold pour les cauchemars urbains et l'étrangeté quotidienne.

Plus fragile et asticoté que ses essais précédents, **Yella** (lire le synopsis et l'entrevue dans la page qui suit) confirme le goût de Christian Petzold pour les cauchemars urbains et l'étrangeté quotidienne. Fidèle au poste, l'actrice Nina Hoss a vu son travail récompensé avec l'Ours d'argent de l'interprétation féminine pour un rôle incandescent et pourtant bien senti.

Heureusement, les sections parallèles permirent de contraster les hésitations de la compétition. Il fallait un sérieux bagage d'Allemand pour apprécier les 14 épisodes de la série **Berlin Alexanderplatz** de Rainer Werner Fassbinder, remasterisée pour la première fois, tout le contraire de la comédie **Deux Jours à Paris**, le deuxième film woodyallenesque de Julie Delpy, variation franchement rigolote de ses pérégrinations parisiennes sous Rick Linklater, dont la scène de repas (avec les vrais parents de Delpy, parfaitement détestables) vaut à elle seule l'entrée. On retiendra également **La León** de l'Argentin Santiago Otheguy, procrastination gay d'un pêcheur perdu dans des marécages d'une maladive beauté et **Woman on the Beach** de Hong Sangsoo, marivaudage côtier bon enfant entre un cinéaste décidé à conquérir deux inconnues à la fois.

La sélection québécoise, constituée de **Dans les villes** et **L'esprit des lieux** de Catherine Martin puis la coproduction **Faro, la reine des eaux** du Malien Satlif Traoré, a rappelé une fois de plus la timide présence des films d'ici à la foire allemande.

LA BERLINALE

CHRISTIAN PETZOLD RACONTE YELLA

On attendait beaucoup de **Yella**, le cinquième film de l'Allemand Christian Petzold, toujours associé à tort ou à raison à une prétendue École de Berlin, incarnant un cinéma assumé, frondeur et accessible. La fierté allemande allait toutefois laisser passer la plupart des récompenses au palmarès de la 57^e Berlinale, où **Yella** était scruté par le jury présidé par Paul Schrader.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Nina Hoss s'est bien emparée de l'Ours d'argent de l'interprétation féminine; pourtant **Yella**, éloge plein écran d'une actrice fragile et insaisissable, dénote un Petzold en surplace. Rarement est-on frappé d'inquiétude ou de sympathie pour le personnage principal, qui se retrouve en cavale après avoir fui un ex-partenaire et amant violent. Toujours à la remorque des événements, Yella ne tarde pas à tomber dans l'engrenage d'un exécutif distant et ambitieux (le toujours solide Devid Striesow), parti sur la route de Hanovre escroquer des clients en attente de financement. Troublée par des fantômes, Yella lutte contre son passé et un accident de voiture qui aurait pu modifier le cours de sa vie. Le dénouement, censé expliquer le film, tombe à plat par sa prévisibilité. *Séquences* a relevé les commentaires du réalisateur à la première de **Yella** à Berlin.

L'inspiration

Une de mes nouvelles préférée, écrite par Rudyard Kipling, racontait comment un soldat condamné à la pendaison parvenait à s'échapper et à mener une nouvelle vie avant de s'apercevoir que son cou tenait toujours au bout de la corde avant qu'elle ne se raidisse. Cette vie « pas encore vécue » m'a fasciné, et ce fut le point de départ de **Yella**.

La tonalité

La saturation des couleurs rappelle avec raison plusieurs films allemands. C'est surtout un effet peu coûteux, qui contribue à évoquer cette impression de perte que ressent Yella. Je cherchais à mettre en contraste les habits rouge vif de mon héroïne avec le vert prononcé du champ où se déroule l'accident. Tandis que le gris et le bleu des édifices métropolitains, on ne peut pas y échapper !

Le confort allemand

Nous avons tourné le film près de Hanovre, où se déroulaient quelques parties de la Coupe du monde de football l'an dernier, tout le monde était dans un état d'esprit euphorique. La production ressemblait au contrepoids de cette allégresse, alors que l'économie allemande, si elle fait plusieurs heureux, engendre plusieurs banqueroutes et des suicides. La nouvelle Allemagne n'y échappe pas, au même titre que les autres pays industrialisés. Nous avons cherché à incarner cette rupture de l'ordre ambiant par l'utilisation du son. Les bruits causés par l'accident incarnent bien cette idée : la spontanéité du bruit reste plus longtemps en tête que l'image des éclats de la collision d'une voiture, par exemple. Il fallait que tout soit amplifié.



Le réalisateur Christian Petzold donne des indications à ses acteurs durant le tournage de **Yella**

La musique

Dans la plupart de mes films, un air est joué à plusieurs occasions (*Mã* de Tom Zé dans **Gespenster**, les pièces de Burt Bacharach dans **Toter Mann**), comme un motif qui revient habiter les lieux dans lesquels évoluent les personnages. Ça fait dix ans que je collabore avec le compositeur Stefan Will et nous nous poussons mutuellement à incorporer de manière originale la musique dans le film. La musique fut enregistrée avant le film, ce qui nous a permis d'ajuster le ton d'une scène en écoutant les pièces. Lors du tournage de **Yella**, nous faisons jouer en boucle la pièce *Road To Cairo*, une chanson de David Ackles interprétée ici par Julie Driscoll, même si elle ne figurait pas dans la scène. Nous avons observé que Nina ne bougeait pas de la même manière en ayant la mélodie en tête. Quant à l'utilisation de la *Sonate à la lune*, c'était une évidence, comme un lien qui unit l'intime et le public, la pièce faisant partie de notre « inconscient hôtelier », du panthéon de la muzak !

La nouvelle École de Berlin

Elle n'existe tout simplement pas. C'est une pure fabrication des critiques ! Le terme est mal employé, il n'indique aucune formation commune, nous ne partageons aucun standard... Christoph Hochhäusler, Angela Schanelec, Andreas Dresen, Valeska Grisebach, Benjamin Heisenberg, Ulrich Köhler, Matthias Luthardt, Ayse Polat, Maria Speth, Henner Winckler et moi formons tout sauf une académie. Alors que je n'entretenais que peu de liens avec les autres, je dinais avec Christoph Hochhäusler l'été dernier et j'ai évoqué à la blague l'idée d'un manifeste. Nous avons éclaté de rire; c'est à ce moment que j'ai réellement commencé à aimer les membres de ce prétendu groupe.